



ariel kenig

Quitter la France

DENOËL

Extrait de la publication

Quitter la France

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS DENOËL

Camping Atlantic, 2005
La Pause, 2006

Ariel Kenig

Quitter la France

DENOËL

© *Éditions Denoël, 2007*

Extrait de la publication

À Largo

« Si parfois nous semblions préférer la justice à notre pays, c'est que nous voulions seulement aimer notre pays dans la justice, comme nous voulions l'aimer dans la vérité et dans l'espoir. »

ALBERT CAMUS,
Lettres à un ami allemand

Je te quitte.

La décision m'est inhabituelle. Il n'y a qu'à vérifier les statistiques : toutes les aventures dans lesquelles je m'engage finissent malgré moi. Normalement, c'est ma personne que l'on jette. En amour, j'ai beau me décrotter les pompes avant d'entrer, inévitablement l'autre m'expulse. J'ai l'abandon collé aux semelles. Les dissolvants n'y peuvent rien.

Alors, parfois, j'anticipe. Je préviens les reproches et les explications inutiles. Je libère la chambre de mes partenaires au milieu de la nuit. Je pars en voleur. Je ferme la porte en silence et me protège ainsi des pourparlers du réveil, des bilans, des condamnations à l'exil. Je rentre à la maison. Les feux clignotent à l'orange. La voiture file tout droit. Cinq heures de sommeil dégoûté, et je me réveillerai dans un lit vide, fracassé mais tranquille. Le matin, je n'ai pas envie de me faire plaquer.

Échec intellectuel et humain. Cette fois, l'histoire avait fini sur ces mots-là :

— *Prends soin de toi.*

— *On avait dit Pas de promesses.*

Je restais seul et plein d'amour. Donc inutile, et potentiellement dangereux pour moi.

Aujourd'hui, je délaisse la chambre une fois de plus, sans regret, mais le temps qu'a duré notre union m'oblige à quelques explications. Sur la table de nuit, il y aura cette lettre. Puisse-t-elle réveiller ton corps.

Nous nous sommes gâché trop de temps, donc j'irai vite. J'enclenche le compte à rebours. Je serai honnête. Pour la première et dernière fois, je gueulerai plus fort que toi. C'est à mon tour de hausser le ton. Car toujours tu brailles. Comment t'atteindre autrement que par le cri ? Mes tympanes tremblent de peur. Je te déclare sécession bien que les séparations, je le sais, n'existent pleinement qu'à la condition qu'il y ait accord des deux parties, et je ne saurais comment réagir si tu me sollicitais à nouveau... Moi qui honnis l'abandon, oublierais-je, si tu me rappela à tes côtés, empoignais ma faiblesse, oublierais-je que notre relation, concrètement, n'a pu se construire car tu n'exprimais pas tes véritables attentes et mentais, indubitablement, quant à ce que tu promettais de m'allouer en retour ?

Soyons lucides : nous ne nous sommes pas aimés malgré notre obstination. Vaine lutte, vain résultat. Mes batteries se sont épuisées au travail des sentiments. Plus indulgent, plus volontaire, j'imaginai

notre histoire fonctionner... Je paye cet excès d'orgueil : quelques minutes encore et je m'éteins. Tu ne m'entendras plus.

C'en est fini, voilà.

Les termes de la séparation avaient été ceux-là : Je sais que tu es la bonne personne, C'est tout, Si je devais partager ma vie ce serait avec toi, Mais il n'y a pas de place, Ce n'est pas ta faute, J'encombre mon corps, Alors ne te détruis pas, Parce que ça me fait mal quand tu as mal, Je sais que mes silences t'en font, Mais je dois sauver ma peau, Je ne te mérite pas, Alors travaille pour deux, pour trois, pour l'art.

Ces phrases, souvent je n'ose pas te les dire. Tous les jours, de retour à la maison, j'y pense : Je ne supporte plus ta gueule alors arrache-toi, Casse-toi ou bien c'est moi qui me tire car tu m'essouffles, Tu me détruis, Tu me bouffes, Tu me cernes, Tu me poursuis dans tes rues, tes trains et leurs pissotières, c'est la même traque, En permanence tu me cognes la tête et les os. Tu m'atrophies, Tu m'écrases, Tu m'annihiles. Combien d'années m'a-t-il fallu pour refuser mon masochisme ? Je t'ai endurée et je m'en veux. Je m'écoeure tant c'est inimaginable, la banalité avec laquelle j'ai accepté la chaise électrique que tu me tendais. Comment ai-je pu m'asseoir à la place du mort ? Comment me suis-je endormi dans le fauteuil que tu m'attribuais ? Comment ai-je accepté tes ordres ?

Il ne fallait pas bouger ; je n'ai pas bougé. Il ne fallait rien savoir ; je me suis tu.

J'annule mes rendez-vous pour écrire à la personne qui m'a jeté. Je prépare du café. Mais que j'aime. Je lui confie ma décision : le livre commence. T'écrire encore pour te décider à me « ravoir » comme on rapparie, raccroche, rattrape, raccorde, rapatrie, rappelle, ravit.

Je regrette. Pourquoi me suis-je asservi ? Tu connais ça : les femmes battues plaidant coupables. En l'espèce, la femme, c'est moi. Je partage la même honte et les mêmes bleus. À plate couture tu m'as battue. À plat je suis restée. Tout ne fut qu'insignifiance et culpabilité.

Tête à terre, tout s'embrouille : étions-nous amoureux ? Étions-nous amis ? Nous connaissions-nous assez pour nous infliger ces coups ? Sous tes prétendues qualités de mère, étions-nous de la même famille ? Es-tu seulement une mère ? Une patrie ?

En admettant que je sois ton fils, ton comportement relève de l'infanticide. Les parents les plus ignobles n'oseraient torpiller leurs enfants comme tu le fais. Et les mômes les plus odieux n'imagineraient pas entreprendre contre eux la moitié de ce que nous préparons en secret. Tes prétendus gosses n'en sont pas. Mère patrie, de quoi tu parles ? Si tu nous retenais par le bras, nous te casserions les jambes. Si, agenouillée, tu nous suppliais de rester, nous te cracherions dans les cheveux.

Évidemment je t'accuse.

Si seulement tu t'étais repentie... En contrepartie de quelques avantages, j'aurais toléré ta présence, là, sur mes papiers. Mais tu me harcèles. Chaque jour, c'est la peur que tu m'achèves de ton couteau.

Et le pire (c'est pour dire combien tu es vicieuse), le pire, c'est que tu me calmais, serinant de pieux discours. Patience et détermination. Tu ménageais mes angoisses. Optimisme et intégration. Puis, lorsque je craquais, tu me remboursais médecins, pilules et cathéters. Mes peurs, c'était toi qui t'en chargeais. Toi qui me fournissais en anesthésiants. Toi qui me hantais avec tes images, ton visage, tes valeurs et tes discours à la con, quand je fermais les yeux tard le soir, les médicaments à portée de main. Tu réglais la note en bonne sœur. Mes anxiolytiques. Mon tramadol. Mes antidépresseurs. Ma codéine. Mes somnifères.

Un coup... Une caresse. Tu me dégommais... Tu me tendais les béquilles. Celles-ci craquaient chaque fois alors que les rechutes coûtent une fortune en espoir. Tomber sept fois, c'est amoindrir les chances de se relever une huitième.

Peu à peu, j'ai baissé la garde, persuadé qu'en dépit de tes paradoxes nous appartenions au même camp. Je consentais au vote de tes lois, ignorant la réalité de tes crasses. Je fermais les yeux, refoulais la violence de ton paysage délabré, mais profitant de mon désengagement tu me sabotais, et j'intégrais malgré moi le cadre de cette image piétinée.

Toutefois, par un chanceux concours de circons-

tances, je supportais mon petit cas particulier. Je me défonçais tranquille et pour pas cher, je frôlais la banqueroute mais j'avais un toit et bénéficiais de quelques ressources : je veux dire la chance d'un langage, un début. En soi, j'avais de quoi... de quoi attendre. C'est ça : bâtissant ma vie laborieusement mais sûrement, au milieu des autres, ces fameux « autres » que l'on dit en crise. Ce « tout le monde » au moral anémié. Ce « personne » en détresse.

Un double attesterait mon amour : je recopiais ma lettre. Elle était claire. Bien écrite. Après lecture, tu ne pourrais plus dire Je ne comprends pas, mais Je ne veux pas comprendre. Sur le trajet de la poste, cette idée changeait tout.

Néanmoins, l'enveloppe déposée dans la boîte, le besoin de t'écrire reprenait. J'étais en plein dans la mort. Dans sa pulsion, plus exactement, qui dévorait mon crâne. Mes perspectives diminuaient : soit je rentrais chez moi pour me pendre et tout casser, soit je marchais atone, par réflexe... Ce que je fis, tout en larmes, à la recherche d'un quelque part, un pays qui pourrait être le mien, un endroit au calme, et... Plus j'avancais, plus les raisons du malaise apparaissaient. Je m'arrachais la peau, les masques tombaient et révélaient peu à peu la figure ultime, l'ennemi avec lequel j'étais en prise depuis la naissance, celui qui me parlait sans cesse à l'intérieur. Mon prochain fantôme.

Parle ! Combien d'années gaspillées ? Pourquoi es-tu en péril ? Combien d'anéantis ? Cherches-tu seulement à t'en sortir ? Et, puisque nos destins individuels rejoignent souvent le collectif, je me regarde le nombril : combien de temps perdu ? Pourquoi suis-je en danger ? Combien de gens ai-je détruits ? Vaut-il la peine que je m'en sorte ?

Tu vampirisais mon âme (mon âme à moi, moi, moi, qui ne se plaignait pas de toi, qui agissait pour, jamais contre) pendant que je m'endormais en complice.

Pourquoi tant d'années écoulées avant de renoncer à mon pays ? Comment ai-je pu cautionner tes idées, ton peuple et tes choix ? Tes mensonges, tes fanatiques et tes erreurs ? Demeurais-je en toi comme un petit soldat de plomb hypnotisé par sa baïonnette en plastique ? Redoutais-je d'éprouver une certaine peine en renonçant à mon dernier bien ? Avais-je peur de rompre un lien finalement nécessaire ? En vérité, ma décision intervient à ce moment où, dépossédé, l'on n'a plus rien à perdre.

Sois fière de ta victoire : je ne compte plus ces jours assommés par la poussière qui tombe et tombe, infiltre mes pores et m'encroûte. Sous la crasse, rien que du vide. Quand je me tiens immobile et que j'ouvre les poings, je n'ai plus d'arme dans les paumes. Et lorsque la désolation secoue mon cœur endormi, il se rendort aussitôt.

Quel courage ai-je évité ! Héros de personne, déserteur d'aucune armée, cloche sans clocher, je ne

défends pas grand-chose sinon l'avenir du néant matériel, sentimental et spirituel depuis lequel je m'adresse à ton intimité. Aveugle dépouillé de sa canne, je ne t'épargnerai pas pour autant. J'utiliserai mon corps. Je le mettrai en mouvement.

Je pars.

Nous sommes des millions. Les chiffres sont parus dans le journal. À l'école, en entreprise ou dans nos chambres, les confidences s'échangent, ça ne parle que de ça. Nous renions en masse la mauvaise application de tes valeurs et tes principes. Ton sang ne sera plus le nôtre.

La solidarité habite notre camp. Grâce à elle, nous avons résisté à tes attaques. Cependant, nous ne la gaspillerons plus ainsi. Elle ne viendra ni t'obstruer, ni te détruire, ni te relever. Trop précieuse, tu n'en verras plus la couleur à moins que tu ne répondes.

Andrew R. part pour Londres. Audrey D. achète un appartement à Berlin. Éric D. rend visite à un ami en Thaïlande. Grégory M. parcourt la Tchécoslovaquie. Guillaume R. retourne à Stockholm. Jérémie B. fête son anniversaire au Japon. Marie G. séjourne en Belgique. Nicolas T. travaille en Espagne. Philippe V. fait l'amour à Turin. Viken A. tourne un film à Beyrouth.

Devons-nous garder le visage dans la boue ? Tendre la joue ? T'inciter à redoubler les coups ? Aujourd'hui, que faire sinon ramper vers ta sortie ?

Chère France, je te quitte en espérant que tu saigneras comme jamais.

Chère France, je te quitte en espérant n'avoir pas tout perdu de ma capacité d'aimer.

Tu es notre bunker. À l'intérieur, une sorte d'inceste permanent nous flingue les cellules. Nous dégénérons. Nous faiblissons. Tes parois ne suffisent plus : il te faut renforcer l'isolement. Littéralement terrorisés [...] nous ne vivons plus qu'en communauté restreinte. Plutôt que de nous battre en ton nom, comme s'il n'y avait plus rien à défendre, nous nous engageons dans de petites luttes domestiques.

Plus loin n'existe pas. La vie, c'est le blockhaus : l'habitation à loyer modéré, le hameau de campagne, le quartier pavillonnaire, le gratte-ciel résidentiel, l'impasse à lofts ou l'hôtel particulier. Les types de logis s'affrontent pendant que nos petits ego concourent. [...]

Tous contre tous, nous avons amoindri nos forces, perdu notre lucidité, et cela m'est égal, au fond, de brûler mes liens.

Que reste-t-il du sentiment d'être français ? Telle est la question qu'Ariel Kenig pose dans sa langue sensible et frontale. Manifeste d'une jeunesse indignée mais volontaire, *Quitter la France* est écrit comme la lettre d'un amoureux déçu.

Ariel Kenig a vingt-trois ans. Il est l'auteur, chez Denoël, des romans *Camping Atlantic* (2005) et *La Pause* (2006). Lauréat de la fondation Beaumarchais, il écrit également pour le théâtre.

DENOËL
www.denoel.fr

B25960.2 04.07
ISBN 978-2-20725960-3

8 €

Extrait de la publication



9 782207 259603

